

« ...DIEU LES A LIVRÉS... »

(24) C'est pourquoi Dieu les a livrés, dans les convoitises de leurs cœurs, à cette impureté de déshonorer leurs propres corps en eux-mêmes, (25) eux qui ont échangé la vérité de Dieu pour le mensonge et qui ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, lui qui est béni dans les siècles. Amen ! (26) À cause de cela Dieu les a livrés à des passions déshonorantes. Car leurs femelles ont échangé les relations naturelles pour celles qui sont contre nature, (27) et pareillement les mâles, laissant les relations naturelles avec la femelle, ont brûlé dans leur emportement les uns pour les autres, de mâle à mâle, commettant ce qui n'a pas de tenue et recevant en retour en eux-mêmes la rémunération qu'il fallait de leur égarement. (28) Et de même qu'ils n'ont pas jugé bon de reconnaître Dieu, Dieu les a livrés à une pensée sans jugement, pour faire ce qui ne convient pas, (29) remplis de toute injustice, perversité, cupidité, méchanceté, pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de ruse, de malignité, (30) calomniateurs, ennemis de Dieu, insolents, orgueilleux, fanfarons, ingénieux au mal, indociles à leurs parents, (31) sans intelligence, sans loyauté, sans cœur, sans pitié. (32) Eux qui reconnaissent la prescription de Dieu – que ceux qui commettent de tels actes méritent la mort – non seulement ils les font, mais encore ils jugent en accord avec ceux qui les commettent.

ÉPÎTRE AUX ROMAINS, I, 24-32

**- Création et communication de Dieu -**

*Dieu les a livrés...* Ainsi s'exprime Paul par trois fois à propos des hommes. Or, chaque fois, il laisse clairement entendre qu'un motif a inspiré la conduite de Dieu. D'abord il écrit : *C'est pourquoi Dieu les a livrés...* Pourquoi ? On vient de l'apprendre dans la phrase qui précède

immédiatement celle-ci : c'est parce qu'ils ont changé *la gloire du Dieu incorruptible pour une image qui ressemble à un homme corruptible et à des volatiles et à des quadrupèdes et à des reptiles*. L'énoncé du motif est développé encore dans la proposition relative qu'on lit aussitôt et qui développe le sujet de la proposition principale : *...eux qui ont échangé la vérité de Dieu pour le mensonge et qui ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, lui qui est béni dans les siècles. Amen !* Ensuite, quand nous lisons : *À cause de cela Dieu les a livrés*, le *cela* renvoie manifestement à la proposition relative qu'on vient de citer. Enfin, lorsque pour la troisième fois *Paul* déclare : *Dieu les a livrés...* il signale qu'il a agi en conformité avec le comportement qu'avaient adopté les *hommes*, qu'il a modelé sa façon d'agir sur la leur : *Et de même qu'ils n'ont pas jugé bon de reconnaître Dieu, Dieu les a livrés...*

C'est donc la communication entre *Dieu* et les *hommes* qui est en cause. Qu'est-ce, en effet, que *livrer* sinon une façon de transmettre, de faire passer, bref, de communiquer ? En outre, la raison qui a conduit *Dieu* à *livrer* relève, elle aussi, de la communication. Les *hommes ont changé la gloire du Dieu incorruptible, ont échangé la vérité de Dieu*. Une opération qui ressortit au commerce s'est produite. Les *hommes* étaient en quelque sorte en possession de quelque chose de *Dieu*, de sa *gloire* ou de sa *vérité*. Or, cette chose, ils l'ont abandonnée pour, contre une autre, comme on fait dans un marché. À son tour, *Dieu*, lui aussi, entrant dans ce même mouvement, *les a livrés*. Sa conduite est homologue à celle des *hommes*.

Cette ressemblance dans un même geste est expressément marquée quand nous lisons : *et de même qu'ils n'ont pas jugé bon de reconnaître Dieu...* Mais alors apparaît, plus nettement encore que précédemment, l'origine, intérieure aux *hommes*, de ce trafic auquel ils se sont adonnés en utilisant, comme une monnaie d'échange, la *gloire* ou la *vérité de Dieu*. En somme, ce que les *hommes* avaient en eux venait de *Dieu* ou, plus exactement, n'était autre que la communication que *Dieu* leur avait faite de lui-même. C'est à cette communication qu'ils ont mis un terme, à laquelle ils se sont soustraits, en ne la reconnaissant pas ou, plutôt, en l'utilisant afin d'acquérir autre chose. Or, tout se passe comme si *Dieu* prolongeait sa communication avec les *hommes*, malgré eux en quelque façon, mais en les *livrant* lui-même à ce qu'ils ont acheté avec ses propres dons. C'est ainsi qu'il maintient, contre les *hommes* eux-mêmes, une communication avec eux dont il a pris l'initiative et dans laquelle il demeure librement engagé.

Ainsi ne sommes-nous pas invités à considérer *Dieu*, d'un côté, et les *hommes*, de l'autre. Notre attention se fixe sur la situation de communication elle-même par laquelle ils sont réciproquement liés entre eux et qui est imprescriptible. Tel est le principe qui peut nous permettre d'entendre avec justesse le discours de *Paul*.

À proprement parler, ce n'est donc pas *Dieu* qui *livre les hommes* à telle conduite ou à telle autre pour les y maintenir et les y enfermer. Mais, à l'intérieur de l'alliance de *création* et du fait de cette alliance, par la façon d'exister qu'ils adoptent, les *hommes* ont transformé et perverti jusqu'à la signification qu'on donne à ce nom de *Dieu*, *eux qui ont échangé la vérité de Dieu pour le mensonge et qui ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, lui qui est béni dans les siècles. Amen !* Ce changement se répercute jusque dans le discours de *Paul* qui, d'ailleurs, comme on peut le constater, s'empresse aussitôt d'en corriger les effets par une exclamation de louange qui restitue la *vérité de Dieu*.

Il ressort de là que les mœurs des *hommes* ne sont pas indifférentes. En elles s'exprime et se signifie comme en un langage la méconnaissance de la communication avec *Dieu* dans laquelle ils demeurent. Ils témoignent ainsi malgré eux de la persistance de cette communication mais en la défigurant entièrement. Leur éthique ne fait que transcrire la *confusion* de pensée dans laquelle ils sont plongés : elle donne forme et corps au déni de *Dieu* qu'ils prononcent dans leur *cœur insensé*. Cette éthique, si l'on peut dire, est parlante et, surtout, elle a une portée théologique : elle actualise encore, mais en l'altérant sans l'anéantir, leur rapport à *Dieu*. Quant au discours de *Paul*, il est respectueux de *Dieu*, mais à quel prix, puisqu'il peut laisser penser qu'il impute à *Dieu* la responsabilité de l'engagement des *hommes* dans cette éthique, alors qu'il n'en est rien. Car la *colère de Dieu* n'est rien d'autre que ce que devient sa *justice* lorsque nous refusons d'appartenir à la communication avec lui, qui est la relation même de *création*. *Dieu les a livrés* n'est donc pas un lapsus ni même une façon approximative et inexacte de s'exprimer. Il y a de la *vérité* dans de telles paroles mais ce n'est pas celle qu'on imagine. Car ce serait pure imagination que de prétendre que *Dieu*, en quelque manière, se retourne contre nous.

Par le fait, nous sommes engagés dans une existence insupportable et nous tentons de nous en débarrasser sur un autre, sur celui que nous appelons du nom de *Dieu*, pour lui en faire soutenir le poids. Mais, pour nous regarder ainsi, encore faut-il que, jusque dans notre refus d'appartenir à l'alliance de *création*, nous continuions néanmoins à consentir à celle-ci. Sinon, comment pourrions-nous encore porter un jugement sur ces situations auxquelles nous prétendons que *Dieu a livré les hommes* ? Bref, comment parler comme *Paul* le fait sans tenir déjà, virtuellement, un discours de salut ? Car nous ne pouvons pas nous arrêter, encore moins nous fixer dans la pensée que *Dieu* lui-même nous *a livrés* à un état dans lequel la communication avec lui serait devenue impossible. S'il en allait ainsi, alors il nous faudrait déclarer que notre réponse à l'adresse de *Dieu* serait devenue absolument absente. Or, c'est impossible parce que, du fait de cette absence, c'est la réalité permanente et fidèle de cette adresse qui serait supprimée.

En définitive, les *hommes* ont bien réellement refusé de répondre par leur conduite à l'appel de *Dieu*. Mais ils ne l'ont pas pu absolument. Non que *Dieu* soit plus fort qu'eux mais parce que son appel demeure. Alors ces mêmes *hommes* se justifient d'exister comme ils le font en mettant leur façon de vivre, si l'on ose dire, sur le compte de *Dieu*. Et nous sommes tellement attachés à cette situation qu'elle affecte le discours que nous tenons soit pour nous en excuser soit pour nous en condamner.

Ainsi, sans mesurer toujours la portée de cette affirmation, déclarons-nous avec *Paul* : *Dieu les a livrés*...Et nous ne serions pas loin de regarder le port de misère où nous avons jeté l'ancre comme un havre auquel *Dieu* lui-même nous assigne inexorablement. Peu s'en faut même que nous ne fassions célébration d'une telle condition. Si nous n'y prenions garde, la parole de *Paul* elle-même pourrait nous y pousser car, manifestement, comme quiconque, il a été fasciné par l'attrait de ce *mensonge*, de cet *égarement*, de cette *pensée sans jugement*.

Aussi nous qui lisons ce que *Paul* écrit, ne pouvons-nous pas nous contenter d'enregistrer ses déclarations et de les répéter. C'est pourquoi nous demandons : tout en maintenant l'affirmation que *Dieu* lui-même *a livré les hommes* à certaines conduites pouvons-nous encore discerner les vestiges d'une *manifestation* de ce *Dieu* ? Ou encore, et pour dire la même chose autrement : qu'est-ce qui manque, dans l'ordre de l'éthique, qu'est-ce qui est oublié, écarté et même effectivement refusé mais qu'il suffirait de rétablir pour que la relation

à *Dieu* imprime heureusement sa marque en tout ce que nous sommes et en tout ce que nous faisons ?

### - Les symptômes du déni de la communication de Dieu -

En prenant ces questions pour guides nous entrerons tout à l'heure dans chacune des trois régions que *Paul* lui-même a découpées dans l'ensemble de l'existence des *hommes* dans le monde. Les conduites qu'à sa suite nous y observerons ne seront donc pas regardées comme des effets dont *Dieu* serait la cause, proche ou lointaine. Nous les tiendrons plutôt pour les signes ou, mieux, pour les symptômes qui affectent l'état dans lequel se trouvent, très généralement, les *hommes* dans la relation qu'ils entretiennent avec *Dieu*. Nous les déchiffrerons donc pour dégager et entendre ce qu'ils disent et nous font dire de cette relation – car ils parlent et donc nous les recevrons non pas comme des faits bruts, qui se suffisent à eux-mêmes, mais comme des paroles !

Que disent ces conduites ? Pour parler plus rigoureusement encore, que nous font-elles dire quand nous les pratiquons ? Quel mal désignent-elles ?

Ce mal consiste dans le déni de la communication, de toute communication. En effet, les *hommes* ont dénié la relation de *création*, c'est-à-dire un lien à *Dieu* que rien ne peut briser, qui ne les fait pas prisonniers mais les institue dans leur humanité. Ils se sont ainsi réellement mais vainement attaqués à la communication de *Dieu*, en quoi consiste la *création* même. Dans l'ordinaire de leur existence, ils ont méconnu la règle d'or selon laquelle, pour s'exprimer avec les termes du Quatrième Concile du Latran, « entre le Créateur et la créature on ne peut marquer tellement de ressemblance qu'on ne doive marquer une dissemblance plus grande encore ».

Ainsi donc le mal peut-il être défini en un langage qui, encore et toujours, traite de la communication. Il n'est autre que le refus vécu d'une relation qui sous-tend toute communication entre des partenaires, quels qu'ils soient, à savoir la relation de *création*, et celle-ci est structurellement constituée d'une distinction et d'une union, toujours plus grandes l'une et l'autre, comme dans une alliance, entre la *créature* et le *Créateur*. Comme des blessures, des traces de ce refus demeurent dans l'existence humaine. Ainsi qu'on vient de le dire, elles sont là comme des symptômes d'un mal qui, en lui-même et, si l'on ose dire, à l'état pur, n'apparaît pas.

C'est pourquoi nous ne tomberons pas dans l'erreur de penser que, le symptôme disparu, le mal est supprimé. Il y a sans doute des symptômes qui font corps avec le mal lui-même et qui sont éradiqués avec lui. Il en est d'autres qui subsistent alors même que le mal n'est plus. En effet, le symptôme signale la présence du mal, il permet même de le décrire dans la mesure où il en est une figure visible et donc le rend sensiblement présent. Mais il ne se confond pas nécessairement avec lui et, surtout, c'est évident, il n'en est pas la cause.

Aussi ne pouvons-nous pas faire du symptôme, purement et simplement, le mal même. Si pénible qu'il soit, il nous offre un accès au mal : non seulement il le révèle mais encore il permet de le traiter. Ainsi nous souviendrons-nous que, pour *Paul*, *l'heureuse annonce est puissance de Dieu allant au salut de tout croyant* et que *le juste venant de foi vivra*. Quant aux

symptômes rémanents du mal dont *tout croyant* est pourtant délivré réellement par la grâce de la *foi*, il suffira de les tenir tout au plus comme de ces foyers actifs, parfois douloureux mais pas toujours nocifs qui, dans un organisme redevenu sain, manifestent la permanence d'un combat mais ne sont pas l'indice sûr d'une défaite.

En cela, d'ailleurs, nous serons inspirés par les déclarations les plus explicites du Concile de Trente. Comme on le sait, les Pères de ce Concile ont refusé de confondre le péché et la concupiscence ou, dans le langage que nous tenons ici, le déni de la communication de *Dieu* et ses symptômes. Bien loin de prétendre supprimer ces derniers, comme s'ils étaient la racine de ce déni, ils ont affirmé leur permanence, alors même que la réalité du péché a disparu. Lisons seulement : « Que la concupiscence ou le foyer (du péché) demeure dans les baptisés, le saint Concile le confesse et le pense. Laisée pour nos combats – *quae cum ad agonem relicta sit!* – , elle n'est pas capable de nuire à ceux qui, n'y consentant pas, résistent avec courage par la grâce du Christ. Bien plus, 'celui qui aura combattu selon les règles sera couronné' (2 Tm 2,5). Cette concupiscence, que l'Apôtre appelle parfois 'péché' (Ro 6,12 ;7,14-17,20), le saint Concile déclare que l'Église catholique n'a jamais compris qu'on l'appelât ainsi parce qu'elle avait vraiment et à proprement parler le caractère du péché dans les régénérés, mais parce qu'elle vient du péché et qu'elle incline au péché... »

S'il en est ainsi, il est vain de chercher à supprimer le symptôme et de prétendre en avoir fini ainsi avec le déni de la communication de *Dieu*, qui est le mal même ou encore, pour parler comme le Concile, le péché même. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, disparu ou maintenu, le symptôme appelle à une existence courageuse, animée par la certitude que, quoi qu'il arrive, il est possible d'inscrire en elle, si blessée qu'elle soit, la reconnaissance de la *création*, l'*adoration* et le *service* du *Créateur* par la *créature*

En somme, le symptôme non seulement avertit qu'il y a un mal mais il offre aussi une façon d'exister avec lui et contre lui, d'en actualiser la défaite en nous donnant l'occasion d'un combat. Car c'est en continuant à exister polémiquement contre le mal dans l'endurance même de son symptôme, que les *hommes* peuvent combattre contre le déni de la *création*, qui est le mal même.

- **L'un ne va pas sans l'autre** -

**« C'est pourquoi Dieu les a livrés, dans les convoitises de leurs cœurs, à cette impureté de déshonorer leurs propres corps en eux-mêmes, eux qui ont échangé la vérité de Dieu pour le mensonge et qui ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, lui qui est béni dans les siècles. Amen !... »**

Les *hommes* ont donc été livrés par *Dieu* à la plus intime confusion, dans les convoitises de leurs cœurs. En cela consiste leur *impureté*. Ce terme désigne non pas une tache mais le mélange d'éléments qui devaient demeurer séparés. Or, ce mélange se produit en quiconque se refuse à être un autre pour soi, à vivre avec soi-même dans une communication, comme avec un autre.

Rien d'étonnant si ce refus se concrétise chez les *hommes* dans le rapport qu'ils entretiennent avec leurs *propres corps*. Ils s'imaginent que le *corps* n'a pour fonction que de permettre à

chacun d'être distinct des autres. Ils oublient que cette distinction figure elle-même une distance et une proximité qui naissent dans le respect de soi par soi et qui aussi expriment ce respect. Ils sont devenus incapables de se regarder comme existant en une communication que chacun entretient avec soi-même et qui fait de lui un autre pour lui-même. Ils ne disent plus « Je est un autre » !

Or, cet oubli ou ce refus de se tenir soi-même pour un autre dont on est distinct et auquel on est inséparablement uni n'est pas sans signification. Il est l'impression, comme on le dit d'un caractère d'imprimerie, incarnée en chacun, d'une situation fautive dans notre rapport à *Dieu*. Dans leur communication de *créatures* avec le *Créateur* les *hommes* ont, vainement, follement, préféré autre chose à la *vérité de Dieu*. Ils ont, en effet, *échangé* celle-ci contre un *mensonge* quand ils ont *adoré et servi la créature plutôt que le Créateur*.

Rien donc de théorique dans le déni de la *création*, rien d'abstrait non plus ni de lointain. Il hante chacun de nous au plus près de lui-même, corporellement. Car par les gestes que nous faisons avec notre *corps* et en notre *corps*, jamais sans lui, chacun se tient lui-même ou refuse de se tenir comme s'il était avec un autre. Et c'est ainsi que, silencieusement mais réellement, nous accueillons ou écartons la communication de *Dieu*. Car l'intimité de cette communication n'est pas moindre d'être corporelle et charnelle. C'est ainsi en tout cas qu'elle est proprement humaine. En nous y refusant, en tentant de nous en retirer, nous prétendons briser le rapport singulier dans lequel nous sommes chacun avec nous-mêmes et donc, simultanément, avec *Dieu*.

Cependant, tout méconnu qu'il soit par nous comme *Créateur*, *Dieu* n'en continue pas moins à communiquer avec nous. S'il nous *livre* à notre *mensonge*, il ne nous anéantit pas en lui. Aussi bien pouvons-nous encore le louer, *lui qui est béni dans les siècles. Amen !* Le même *Paul*, qui vient de dénoncer ce que les *hommes* ont fait de la communication de *Dieu dans leurs propres corps*, ce même *Paul* peut encore rendre hommage à l'actualité de cette communication et l'accueillir en la célébrant de sa propre voix. Dans l'humanité il y a donc encore place pour l'*adoration* et le *service* du *Créateur*.

Mais, au fait, qui sont ici les *hommes* ?

Tous les *hommes* sans exception ? Un ou plusieurs groupes seulement parmi eux ? Aucune précision n'est donnée. À vrai dire, il faut et il suffit d'être au monde en son *corps*, pour se reconnaître dans le comportement que *Paul* évoque. Nous y participons tous, au moins virtuellement. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi pouvons-nous postuler qu'il s'agit, si l'on peut dire, d'une classe virtuellement universelle ?

Parce qu'il y va ici du rapport à *Dieu*, au *Créateur*. Or, un tel rapport n'est pas propre à quelques-uns, étranger à d'autres. Il suffit d'être un *homme* pour avoir à se rapporter réellement, comme à *Dieu*, dans le lien que chacun entretient avec soi. Aussi bien le *mensonge* qui est rapporté par *Paul* a-t-il valeur de parabole pour tous. Qui que nous soyons, nous pouvons nous retrouver en elle : elle nous est adressée comme un message auquel nous avons à répondre chacun par notre conduite envers nous-mêmes.

Il n'est pas inutile de définir dès à présent la portée et la signification des affirmations de *Paul* et, notamment, de les entendre comme un appel et un message. Car, plus nous allons avancer, plus la tentation sera grande de les réduire à être un tableau de l'humanité, et ce d'autant plus

que ses descriptions se feront plus précises et plus évidentes aussi ses références à des faits, à des mœurs ou à des institutions.

Certes, pour ancrer le déni de la *création* dans le rapport que chacun entretient avec son propre *corps*, *Paul* pense-t-il à des comportements précis, qu'il pourrait présenter par le détail, parce qu'il les constate autour de lui, encore qu'il n'en mentionne aucun expressément. En tout cas, nous autres, ses lecteurs, nous ne pouvons pas enfermer la force de son discours dans les limites auxquelles le restreindraient les spectacles qu'il avait sous les yeux. Dans la lecture et, surtout, dans l'écoute que nous en faisons nous ne pouvons que rester attentifs aux situations, aujourd'hui encore imprévisibles, auxquelles il pourra s'appliquer. Toujours conçue et forgée dans l'histoire la plus concrète, par le fait qu'elle est adresse et message, la parole échappe aux circonstances dans lesquelles on pourrait vouloir l'enclorre et elle se reproduit toujours la même et toujours autre.

Ainsi, aujourd'hui encore, et d'une façon toute nouvelle, les *hommes* sont-ils exposés à *cette impureté de déshonorer leurs propres corps en eux-mêmes*. En cela ils montrent qu'ils *ont échangé la vérité de Dieu pour le mensonge et adoré et servi la créature plutôt que le Créateur*. Mais par quelles pratiques passe aujourd'hui ce *mensonge* ? Pour répondre à cette question la connaissance de l'état des mœurs contemporaines de *Paul* sera d'un faible secours, même s'il est des constantes qui traversent le temps historique. Mais la permanence de certains comportements ne devrait pas nous rendre inattentifs aux transformations des mœurs pas plus qu'à la capacité d'innovation, fâcheuse ou heureuse, que possède l'humanité dans son histoire.

Avec sûreté, en tout cas, nous pouvons dégager des développements de *Paul* une formule qui a valeur d'axiome pour notre existence. Nous venons d'apprendre, en effet, que, si un et si seul même que soit chacun, il est toujours travaillé, et travaillé au corps, par de l'altérité. L'autre n'est pas une menace pour l'intégrité de quiconque dit « je ». Il est la condition et le fondement de cette intégrité. Il n'y a pas d'un sans autre.

#### - L'autre à l'épreuve du même -

**« À cause de cela Dieu les a livrés à des passions déshonorantes. Car leurs femelles ont échangé les relations naturelles pour celles qui sont contre nature, et pareillement les mâles, laissant les relations naturelles avec la femelle, ont brûlé dans leur emportement les uns pour les autres, de mâle à mâle, commettant ce qui n'a pas de tenue et recevant en retour en eux-mêmes la rémunération qu'il fallait de leur égarement. »**

À cause de cela Dieu les a livrés à des passions déshonorantes... Ces passions, à la façon d'un symptôme, indiquent quelque chose de ce que les *hommes* ont fait de la relation de *création*. Le déni de celle-ci est une clé pour comprendre qu'existent de telles *passions* et qu'elles soient *déshonorantes* pour les *hommes*. Aussi bien telles qu'elles se présentent, par leur configuration même, portent-elles la marque de ce déni : elles le disent à leur façon.

Il ne s'agit plus du rapport de soi à soi, comme précédemment, mais toujours d'un rapport vécu dans le *corps*. Toutefois ici intervient le *corps* de l'autre, l'autre en son *corps*. Maintenant, le déni de la *création* s'exprime en ceci que chacun se rapporte au *corps* de

l'autre comme s'il était identiquement son propre *corps*. Ainsi chacun, *mâle* ou *femelle*, est-il bien en rapport avec un autre *corps* que le sien mais il ne tient pas cet autre *corps* comme autre que le sien. Il y a donc une différence numérique : deux individus sont en présence ; Cependant, l'altérité, si elle vient, devra, comme toujours, être inventée tout entière, être donnée et reçue gratuitement, mais elle ne pourra pas ici s'appuyer sur la différence des sexes : *car leurs femelles ont échangé les relations naturelles pour celles qui sont contre nature, et pareillement les mâles, laissant les relations naturelles avec la femelle, ont brûlé dans leur emportement les uns pour les autres, de mâle à mâle.*

On l'a compris, la différence s'impose toujours, elle est *naturelle*. Mais il n'en va pas de même de l'altérité, avec laquelle on ne peut la confondre. Certes, la différence des sexes offre à l'altérité un ancrage jusque dans la *nature*. Mais cette disposition à l'altérité ne dispense pas ceux en qui elle se rencontre de faire naître entre eux l'altérité elle-même. À cet égard, ils ne diffèrent pas de ceux qui, manquant de cette disposition, adoptent un comportement *contre nature*. Celui-ci fait du reste apparaître un trait qui peut ne pas se manifester aussi clairement dans les rapports entre individus de sexe différent. *Paul* dégage ainsi ce trait : *Commettant ce qui n'a pas de tenue et recevant en retour en eux-mêmes la rémunération qu'il fallait de leur égarement.* Ainsi, on le sait, sont caractérisés les rapports entre individus de sexe identique.

Remarquons-le en passant : *Paul*, une fois de plus, mais ici de façon expresse, a recours à la métaphore de l'échange marchand. Mais c'est pour suggérer qu'il n'a pas de raison d'être, qu'il est déplacé lorsque l'un rencontre l'autre. Car le principe d'une telle rencontre n'a rien de commun avec une quelconque équivalence, comme dans une série numérique, où une unité en vaut une autre, ni avec un échange du même contre le même. L'*égarement* consiste à rechercher une telle équivalence ou un tel échange, à aller du pareil au même, à en rester à une communication qui ignore l'excès, le plus, le dépassement.

Nous ne pouvons donc pas comprendre qu'on ne passe pas de deux, de la distinction numérique, de la dualité à l'altérité que par le seul respect de la différenciation sexuelle. Certes l'avènement de l'altérité en humanité est préparé par la différence des sexes mais l'altérité elle-même n'y est pas asservie : elle transcende cette différence, parce qu'elle est d'un autre ordre, parce qu'elle n'a rien de *naturel*, pas plus que la communication de *Dieu* avec les *hommes*, qui est gratuite.

En faisant de l'altérité une marque de la relation de *création*, *Paul* fait donc d'elle, en quelque manière, une réalité sacrée. Car n'est *naturelle* que la différence des sexes. Celle-ci est une donnée. L'altérité, elle, est un don, comme la *création*, dont elle est le signe créé - non pas certes le symptôme, car on ferait alors de la *création* un mal ! Mais rien n'assure infailliblement de la reconnaissance de ce signe, pas même le respect de la différence des sexes. En effet on ne peut se reposer sur elle, comme si elle accordait d'elle-même et automatiquement le don de l'altérité. L'altérité, en effet, n'est pas un caractère, elle n'est pas une propriété, innée ou acquise. Elle est un don que l'on se fait à soi-même, on l'a vu, et aussi, réciproquement, les uns aux autres. Ce don, chacun peut toujours refuser de l'accorder ou de le recevoir et rien, aucune aptitude naturelle, n'assure jamais quiconque qu'il consent à ce don : aussi gratuit que la *création* et que la reconnaissance de celle-ci, il se produit comme un événement dans l'histoire.

La pensée de *Paul* a considérablement avancé. Quand l'individu humain était seul avec son *corps*, il pouvait encore douter d'être avec un autre. Il n'avait pas le support de la dualité pour

étayer l'avènement de l'altérité ou il pouvait aussi tenir son *corps* pour un étranger dont il faut s'accommoder ou tenter de se débarrasser. En revanche, quand l'individu humain est en face de la différence des sexes, quand il en porte lui-même la marque, alors la dualité laisse devant lui le champ ouvert à l'altérité. Elle ne crée pas celle-ci mais elle lui offre un appui, mais rien de plus, car on pourra en venir à confondre le deux et l'autre : soit en prétendant qu'on est toujours avec un autre dès que l'on est à deux, soit en prétendant que la différence, notamment sexuelle, puisqu'elle fait du deux, fait aussi d'elle-même, de l'autre.

Mais on oublie alors que l'altérité, dans la société humaine, comme déjà dans le rapport de soi à soi, est la présence humanisée de la relation de *création*. Car l'autre est irréductible au deux, il ne s'ajoute pas à moi comme un s'ajoute à un pour faire deux, bref, il ne fait pas nombre avec moi, pas plus que *Dieu* ne fait nombre avec la *création*. L'autre est même capable de persister quand le même apparaît car le même n'est pas fatalement sa ruine, pas plus que le semblable, comme on le verra bientôt.

En définitive, la rencontre du même que soi est une épreuve pour l'avènement de l'altérité entre nous. Car celle-ci ne consiste pas en la seule dualité, elle n'est même pas présente du seul fait d'une différence morphologique comme celle qui existe *naturellement* entre les sexes. L'avènement de l'altérité entre nous est un événement qui passe toute *nature*, parce qu'il est l'inscription dans l'humanité de la communication de *Dieu*, de la relation de *création*, à laquelle nous pouvons toujours opposer notre déni. Et nous l'opposons en effet lorsque, en suivant ou en négligeant les différences marquées dans la *nature*, nous ne nous accordons pas les uns aux autres le don de l'altérité. Tel est le deuxième axiome que nous pouvons retenir de la méditation de *Paul*.

#### - L'autre et le néant -

**« Et de même qu'ils n'ont pas jugé bon de reconnaître Dieu, Dieu les a livrés à une pensée sans jugement, pour faire ce qui ne convient pas, remplis de toute injustice, perversité, cupidité, méchanceté, pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de ruse, de malignité, calomniateurs, ennemis de Dieu, insolents, orgueilleux, fanfarons, ingénieux au mal, indociles à leurs parents, sans intelligence, sans loyauté, sans cœur, sans pitié. Eux qui reconnaissent la prescription de Dieu – que ceux qui commettent de tels actes méritent la mort – non seulement ils les font, mais encore ils jugent en accord avec ceux qui les commettent. »**

*Et de même qu'ils n'ont pas jugé bon de reconnaître Dieu, Dieu les a livrés à une pensée sans jugement, pour faire ce qui ne convient pas... Paul* imprime à son discours la même forme que précédemment. Tout au plus se montre-t-il plus insistant. Il marque maintenant de façon expresse que la conduite de *Dieu* se conforme au *jugement* que les *hommes* ont porté en ne le *reconnaissant* pas pour *Dieu*.

Notons qu'il s'agit d'un *jugement*, c'est-à-dire d'un acte qui, inséparablement, relève de la *pensée* et de la décision. Il n'est donc pas étonnant que tout culmine dans un verdict : *ils n'ont pas jugé bon de reconnaître...Dieu les a livrés à une pensée sans jugement...* Tout se passe comme si les *hommes* avaient eux-mêmes conçu l'arrêt aux termes duquel ils sont condamnés.

Quoi qu'il en soit, on est rendu sensible maintenant à l'extension considérable des suites du *mensonge des hommes* : elles se disséminent sous tous les aspects de leur existence sociale dans l'histoire comme si elles introduisaient partout l'efficacité paradoxale d'un principe d'anéantissement. En effet, bien loin de se poursuivre dans un consentement à s'entretenir paisiblement les uns avec les autres, leur existence est devenue immorale, conflictuelle, violente, meurtrière même : ...*remplis de toute injustice, perversité, cupidité, méchanceté, pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de ruse, de malignité, calomniateurs, ennemis de Dieu, insolents, orgueilleux, fanfarons, ingénieux au mal, indociles à leurs parents, sans intelligence, sans loyauté, sans cœur, sans pitié...*

Il semble que toute socialité ait disparu et, avec elle, l'altérité, qui en est la racine. Telle est la transcription, en humanité, de la décision prise par les *hommes* de ne pas tenir *Dieu* pour *Dieu*. Nous avons pu constater déjà la perturbation apportée par cette décision dans les rapports de chacun avec l'autre que soi et dans le rapport de soi à soi. Maintenant, la communication de tous les hommes entre eux est atteinte.

Faut-il vraiment en être surpris ? En effet, si la méconnaissance de *Dieu* peut être comparée à une matrice, pourquoi devrait-elle se fixer en telle région de l'existence et épargner telle autre ? Tout ce qui est humain peut lui offrir une matière. Quant à nous, nous pouvons toujours *juger* cette reproduction d'une même méconnaissance, partout dispersée, toujours autrement. Nous ne faisons alors, à la suite de *Paul* lui-même, que *juger* à notre tour les diverses figures prises par une même *pensée sans jugement*. Nous y sommes d'ailleurs explicitement invités par les dernières touches apportées par *Paul*.

Nous lisons : *Eux qui reconnaissent la prescription de Dieu - que ceux qui commettent de tels actes méritent la mort - non seulement ils les font, mais encore ils jugent en accord avec ceux qui les commettent.*

Comme un vers logé dans un fruit, le *jugement des hommes* a donc faussé leur *pensée*. *Dieu*, lui, les a laissés dans l'état qu'ils avaient eux-mêmes produit : pour reprendre une formule sur laquelle on s'est déjà expliqué, il *les a livrés à une pensée* qui est désormais, de leur fait, sans *jugement* qui soit conforme à la *justice*.

Or nous devrions nous étonner, si l'on ose dire, que les choses en restent là. En effet, en applaudissant à toute sorte de méfaits, en en perpétrant eux-mêmes d'analogues, *en jugeant en accord avec ceux qui les commettent*, en semant la *mort*, les *hommes* bravent impunément leur propre *mort* : *ils reconnaissent la prescription de Dieu - que ceux qui commettent de tels actes méritent la mort...* Sans doute. Mais la *mort* ne vient pas alors, pourtant, qu'elle est *méritée*. Comment comprendre une telle situation ?

Les conduites énumérées par *Paul*, si différentes qu'elles soient les unes des autres, ont pour trait commun, répétons-le, de réduire à néant toute communication. Autant dire que, si elles l'emportaient, elles feraient régner la *mort*. Aussi *Paul* peut-il maintenant déclarer qu'elles en sont dignes ! Observons qu'avec un tel langage nous restons encore dans l'ordre de la communication. Le comportement des *hommes* aurait dû et devrait recevoir en échange de ce qu'il produit, comme son équivalent, son juste salaire, la destruction même des *hommes*.

Et voilà que *Paul*, semble-t-il, nous suggère que, dans leur obstination acharnée à poursuivre leur opération d'anéantissement de toute communication entre eux, les *hommes* manqueraient

de la rétribution à laquelle ils ont droit. En un mot, tout se passe comme si leur violence contre toute forme d'alliance n'était pas payée de retour à son juste prix. Ou, pour le dire encore autrement, l'excès dans le déni de toute communication ne peut lui-même être ni mesuré ni évalué et le néant même ne peut être échangé contre lui.

À partir d'un tel constat un troisième et dernier axiome peut être énoncé. Cet autre sans lequel l'un lui-même n'existe pas, cet autre qui est soumis à l'épreuve du même, cet autre résiste et survit, malgré tout, au néant auquel l'empire du même, par son triomphe, réduirait la communication. Si humiliée, si bafouée qu'elle soit, si retournée qu'elle soit en mépris, la marque entre nous de la communication de *Dieu* qu'est l'entretien des uns avec les autres ne s'efface pas. À supposer qu'il ait fallu choisir entre l'autre et le néant, un choix, semble-t-il, a été fait, et ce n'est pas celui du néant.

### - La création : le don réciproque et gratuit d'être autre irréductiblement -

Les trois axiomes qu'on propose ici ne viennent pas comme des a priori. Ils sont induits à partir de la lecture du texte de *Paul*. Ils en apparaissent, en effet, comme la structure active, déchiffrée dans les trois symptômes qu'il a lui-même décrits à la façon d'un clinicien. Ces trois axiomes permettent donc d'identifier l'unique mal que désignent ces symptômes.

Ce mal est un malheur pour les *hommes* car il est la menace qu'ils font peser eux-mêmes sur l'altérité qui les fait être, en ne donnant pas eux-mêmes, gratuitement, leur assentiment à la *création du monde*, et à leur *création* dans le *monde*, elle-même gratuite.

En effet, la *création* ne se définit pas comme un avènement de l'être à partir du néant ni même comme l'établissement d'une *nature*, de celle-ci et non de celle-là : *création* ( *ktisis* ) n'est pas une autre dénomination pour dire *nature* ( *phusis* ), même si le sens du premier mot semble osciller, comme dans notre langue, entre la désignation de l'acte même de la *création* et celle de son résultat. En tout cas, celui-ci ne coïncide pas exactement avec ce que l'on entend par *nature*. En rigueur de termes, à suivre le texte de *Paul* ici, on ne peut même pas soutenir qu'il y ait une *création* de la *nature*. Ce dernier nom semble désigner un certain ordre, alors que celui de *création* s'entend plutôt comme une relation que l'on considère soit sous l'aspect de son effectuation soit sous celui de sa réalisation accomplie. C'est seulement dans ce dernier cas que la *création* se rapproche de la *nature*, entendue non pas comme un certain ordre mais comme l'ensemble des être animés ou inanimés.

La *création* apparaît donc, très radicalement, très essentiellement, comme une relation d'alliance, réciproquement gratuite, de *Dieu* avec les *hommes*, une relation dans laquelle et par laquelle des *créatures* existent dans la plus extrême altérité qui soit par rapport à *Dieu* et, par suite, les unes à l'égard des autres. Qu'une telle relation soit méconnue ou refusée par elles, alors oui, elles sont réellement exposées au néant dans lequel leur *nature* elle-même, quelle qu'elle soit, évidemment disparaîtrait si, par impossible, cette relation de *création* n'était pas maintenue. Mais elle l'est !

En somme, en se soustrayant à la relation de *création*, les *hommes* tentent, sans y parvenir, de s'arracher eux-mêmes à la gratuité d'une relation d'altérité qui les institue dans leur humanité même. Qui s'étonnera dès lors si, telle une parole brûlante ou semblable à la blessure reçue

d'un message de *colère*, gravé jusque dans leur chair, leur désir insensé, leur « concupiscence », s'inscrit en toute leur existence dans le *monde* ? Mais leur péché même, *etiam peccata*, ne peut, si l'on ose dire, réaliser la suppression de leur altérité.

Rien d'étonnant non plus si nous sommes invités à porter toute notre attention sur la corde de l'arc qui lie ensemble *Dieu* et les *hommes* et aussi tous les *hommes* l'un à l'autre, comme des autres l'un pour l'autre, non certes comme des étrangers, inséparablement, gratuitement. Telle est la situation que *Paul* rencontre devant lui, dont il a à traiter ou, plutôt, dans laquelle il se trouve, comme n'importe qui. C'est ce qu'il essaie de comprendre et, d'abord, d'exprimer dans son discours. Or, toutes les observations qu'il peut formuler convergent pour l'assurer que l'événement dans lequel nous sommes tous pris, à savoir la *création*, est l'acte d'un *jugement* qui nous incombe.

S'il en est ainsi, si *jugement* il y a et s'il vient de nous, c'est parce que, *connaissant Dieu, les hommes ne lui ont pas rendu, comme à Dieu, gloire ou actions de grâces*. Ainsi le *jugement*, celui qui est porté par les *hommes*, a-t-il failli. Et, du coup, cette défaillance s'atteste partout, recomposant, tordant à son image toute leur existence dans le *monde* et dans la société. Mais cette existence n'est pas n'importe quoi. Elle est et demeure tendue par la communication de *Dieu* avec les *hommes* selon la plus haute altérité.

Mais, habitués que nous sommes à ce qu'il n'y ait pas de communication entre nous, les uns avec les autres, sans que quelque chose soit transmis comme un objet dans cette communication même, notre étonnement est porté à son comble, même si nous pressentons d'emblée qu'il s'agit ici d'une communication bien singulière.

Car, pour bien entendre le génitif « de *Dieu* » qui suit le terme de « communication », il nous faut dépasser les notions d'objet et de sujet, il nous faut admettre que *Dieu* désigne ici, à la fois, celui qui communique et ce qu'il communique. Or, n'est-ce pas précisément ce que nous pouvons comprendre par le terme de *Créateur* employé ici par *Paul* quand il s'en prend aux *hommes*...*qui ont échangé la vérité de Dieu pour le mensonge et qui ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, lui qui est béni dans les siècles ?*

En effet, dans le cas de *Dieu*, et seulement dans son cas, tout objet qu'il peut donner et qui serait différent de l'altérité en quelque sorte absolue qui l'unit gratuitement à nous, bref, toute *créature*, qu'importe laquelle, peut nous détourner de répondre par un assentiment, lui aussi gratuit, à la communication elle-même qu'il entretient avec nous comme avec un autre. Il suffit pour cela que cette *créature* soit extraite de la relation d'altérité qu'elle atteste pourtant. Car s'il est vrai que dans la *créature* le *Créateur* donne bien quelque chose, cette chose, quelle qu'elle soit et fût-elle quelqu'un, est marquée elle-même pour chacun de nous de la plus haute altérité qui soit.

Ainsi donc encore et toujours sommes-nous appelés à donner gratuitement notre assentiment à l'altérité, puisque, quoi que nous ayons fait ou continuions à faire pour la supprimer, la communication de celle-ci demeure, d'autant plus gratuite, si l'on peut dire, qu'elle est davantage contestée. On ne peut donc pas estimer que le don de cet assentiment serait devenu plus intéressé, du fait que nous sommes plongés en des maux qui font notre malheur quand nous cherchons à brouiller, voire à supprimer toute altérité. On ne peut soupçonner qu'il serait devenu une monnaie d'échange, un tribut que nous verserions pour nous tirer d'affaire!

En vérité il n'en est rien, puisque même notre déni de la *création*, de la relation d'altérité par excellence, ne nous a pas anéantis et que nous pouvons prolonger notre existence même en prononçant ce déni. C'est de ce déni lui-même que nous avons maintenant à nous dégager gratuitement. Quelque chose se fait donc jusque dans ce que nous pouvons nous obstiner à défaire et le même appel retentit à tout moment, toujours nouveau. Les *hommes* lui répondront-ils, et comment ? Nous ne le savons pas mais, quoi qu'il arrive, ils répondent toujours.

Guy LAFON

Clamart, le 8 mai 2007